

Vayichlach

Shabbat 24 novembre 2018

Ce shabbat, le texte biblique nous place une fois encore face à l'énigme de la fraternité.

Il s'agit pour Jacob de revenir à son père – et donc au culte d'Abraham –, alors qu'il a vécu en terre « étrangère » pendant de nombreuses années. Pour la persistance de la foi juive, et pour se montrer digne de la bénédiction arrachée à son père, Jacob doit lui revenir.

Or sur ce chemin de Jacob à son père, se dresse Esaü, sa rancœur et sa violence.

Face au danger d'affronter la colère d'Esaü, Jacob délaisse les différentes stratégies de contournement qui auraient pu s'offrir à lui, et choisit d'aller au-devant de son frère, recherchant la confrontation.

C'est en vue de cette confrontation que Jacob fait envoyer à Esaü des émissaires dans l'espoir de « *trouver grâce à [s]es yeux* », qu'il divise sa tribu en deux camps, dans l'espoir de préserver au moins l'un d'eux, et qu'il prépare pour Esaü trois séries d'offrandes de bétail.

Le récit de ces préparatifs rend palpable la peur de Jacob et l'ampleur du danger qu'il court et fait courir à toute sa famille.

Soudain, alors que Jacob est resté seul pour la nuit, un homme (ou un ange ? comme souvent dans le texte biblique, la nature exacte de cette créature pose question) survient et lutte avec lui jusqu'au lever du jour.

Sortant vaincu de cette lutte, Jacob demande à l'homme-ange de le bénir et ce dernier lui répond :

« *Ton nom ne sera plus dit Ya'aqov, mais Yisraël. Car tu as lutté avec le Divin et avec des hommes ; et tu l'as emporté* ».

וַיֹּאמֶר לֹא יַעֲקֹב יֵאמָר עוֹד שְׂמִי כִּי אִם יִשְׂרָאֵל כִּי שָׂרִיתָ עִם אֱלֹהִים וְעִם אַנְשִׁים וַתּוֹכֵל

Et c'est le jour qui suit cette lutte dans laquelle Jacob a gagné le nom d'Israël qu'enfin, après une longue attente, Jacob se retrouve face à face, « *panim el panim* », non plus avec le divin, mais avec son frère redouté, Esaü.

Tout s'accélère brutalement : Jacob lève les yeux, voit arriver Esaü entouré d'une armée de 400 hommes. Devançant les siens, il se rend, en première ligne, au-devant de son frère.

Et c'est alors qu'« *Esaü courut à sa rencontre, il l'étreignit, il tomba à son cou, il l'embrassa. Ils pleurèrent.* »

וַיִּרְץ יַעֲקֹב לִקְרַאתוֹ וַיִּתְּבַקֶּהוּ וַיִּפֹּל עַל צַוְאָרוֹ וַיִּשָּׁקָהוּ וַיִּבְכּוּ

Alors que tout le passage s'était construit jusqu'à cet instant dans l'anticipation d'une explosion de haine, le rédacteur multiplie les verbes destinés à décrire les marques d'affection dont Esaü accable Jacob. Les verbes d'action s'accumulent, et dessinent comme des cercles concentriques, qui scellent le nœud de la relation entre les deux frères : le baiser d'Esaü à Jacob.

Esaü court (dans son impatience) à la rencontre de Jacob ; il l'étreint, il lui saute au cou, il l'embrasse.

Soulagement du lecteur, les deux frères tombent dans les bras l'un de l'autre...

Ce dénouement inattendu, pacifique et même chaleureux, surprend et interroge : comment a pu s'opérer cette réconciliation des deux frères apparemment irréconciliables ?

C'est ici que prend tout son sens – je crois – le séquençage narratif que nous venons de rappeler.

Alors que le rédacteur s'est étendu à l'envi en détails et informations qui ont fait croître l'attente de la confrontation entre Jacob et Esaü, et que c'est cette confrontation que le lecteur attendait – c'est la lutte avec l'ange qui survient : inattendue, abrupte, énigmatique.

Et la lutte de Jacob avec l'ange, sa nouvelle bénédiction et sa nomination en Israël, qui sera le nom de tout un peuple, s'impose d'un point de vue symbolique comme le moment paroxystique de cette paracha.

L'on comprend alors que la condition du baiser d'Esaü était bien la transformation de Jacob en Israël, c'est-à-dire l'acquisition par Jacob le rusé de la maturité morale d'Israël le sage.

Cette maturité s'illustre tout entière dans une très courte phrase – rappelez-vous – énoncée quand Jacob apprend que son frère, entouré de 400 hommes, marche sur lui : « *Jacob eut peur et fut angoissé* ».

"וַיִּירָא יַעֲקֹב אֶת עֵשָׂו בְּבָרְכֵהוּ אֱלֹהִים" וְעַתָּה

Cette répétition en apparence redondante « *il eut peur et fut angoissé* » a été abondamment commentée par nos sages. Selon l'interprétation la plus répandue, celle du Midrach Béréchit Rabba et Tan'houma, cités par Rachi, Jacob a peur d'être tué et s'angoisse à l'idée de devoir tuer.

C'est sans doute dans cette égale épouvante face à la mort reçue et à la mort donnée, que se décèle l'accession de Jacob au sens profond de la fraternité : le sentiment que mon frère, même devenu mon ennemi, est porteur de la même humanité que moi, que sa vie m'est aussi précieuse que la mienne, et que son meurtre est ma défaite.

Ce n'est que parce qu'il voit désormais en son frère le reflet de sa propre humanité que Jacob éprouve l'angoisse d'avoir à lever la main sur lui.

Comme la peur de tuer et d'être tué, la fraternité se révèle dans son aspect perpétuellement dual, dans une réciprocité toujours à construire.

Le pardon et la réconciliation ne peuvent advenir qu'à deux et c'est parce que Jacob est devenu Israël et a accompli un chemin de *techouva* (de retour) envers Esaü qu'Esaü peut à son tour se tirer de la colère et de la rancœur d'une bénédiction usurpée par un frère fourbe, un père aveugle et une mère complice.

« *Suis-je le gardien de mon frère* », feignait de demander Caïn, qui en était déjà le meurtrier.

Par son humilité et sa démarche de *techouva*, Jacob s'est donné les moyens de devenir le gardien de son frère et de leur commune humanité.

Devenir Israël, c'est donc s'efforcer d'être un frère pour son frère, d'être une sœur pour sa sœur – et D. sait comme cela peut être difficile.

Nous touchons en effet du doigt le fascinant mystère de la fraternité – le paradoxe d'observer d'un côté une similitude des origines proche de la fusion (et plus encore dans le cas des jumeaux que sont Jacob et Esaü) ; et de l'autre une radicale unicité de caractères et de destinées qui peut faire émerger des différences voire des différends insurmontables.

Comment accepter que ce frère, qui est le fruit du même père que moi, de la même mère que moi, celui qui a tété au même sein que moi, celui surtout qui moralement a reçu les mêmes leçons que moi, dont l'âme, en un mot, devrait avoir été façonnée de la même façon que la mienne, s'avère être, parfois dès l'enfance, si radicalement différent de moi ?

Le frère, c'est finalement le symbole de l'impossibilité du même, là où le même semblait pourtant le plus probable.

La Torah nous propose ici un visage mature de la fraternité, qui rend l'altérité fertile au lieu de chercher à l'anéantir : c'est parce qu'il est autre et différent de moi que mon frère m'élève en dignité et en humanité.

Jacob ne serait pas devenu Israël sans Esaü.

Une fois le frère accepté dans son irréductible unicité, il est plus aisé de lui donner sa juste place, ce point d'équilibre entre la fusion et la destruction.

Et c'est précisément ce qui se joue dans l'épilogue de ce passage : Esaü propose à Jacob de l'escorter en marchant à son pas - et quelle belle image que ces chemins convergents et ces allures accordées - et pourtant Jacob refuse et place ainsi, enfin, son frère à une juste distance.

L'histoire des deux frères se clôt ainsi non pas sur un point final, mais sur des points de suspension - qui rappellent étrangement ces points suspendus au-dessus de « *vayichakehou* » (« *il l'embrassa* »), ces fameux pointillés qui apparaissent - à seulement dix reprises - dans le texte de la Torah pour indiquer, sur un mot, comme une hésitation de sens.

Les commentateurs se sont longuement interrogés sur le sens à donner à ces pointillés.

Rachi rapporte que pour certains auteurs, ces points indiqueraient qu'en réalité, le baiser d'Esaü à Jacob n'aurait pas été sincère voire, pire, qu'il se serait en réalité mué en une morsure...

Mais Rabi Chimon Bar Yo'haï, au contraire, accorde à Esaü la sincérité de son baiser, et appliquant le principe selon lequel « *le doute profite à l'accusé* », nous choisirons nous aussi d'accorder au baiser d'Esaü la présomption d'innocence à laquelle il a droit.

Mais dès lors, quel sens donner aux pointillés portés sur « *vayichakehou* », « *il l'embrassa* » ?

L'incertitude, peut-être, ne porterait-elle pas sur la sincérité de la scène qui se déroule sous nos yeux, et des sentiments qui animent les deux frères, mais plutôt sur le devenir futur des relations entre les deux peuples qu'incarnent Jacob et Esaü.

Jacob et Esaü, on le sait, représentent classiquement Israël et Rome, c'est-à-dire Israël et l'Occident, ou encore le judaïsme et le christianisme. Et plus précisément encore, le Ramban considère que « *tout ce qui s'est passé entre notre patriarche et son frère Esaü se reproduira toujours entre nous et les descendants d'Esaü* ».

Nous y voilà : les pointillés seraient en réalité un avertissement, une mise en garde adressée aux descendants des deux frères, destinée à leur rappeler que le pardon et la réconciliation des frères seront amenés à se rejouer « *lé dor va dor* », génération après génération.

Ainsi, ces pointillés nous interpellent directement nous, descendants de Jacob, nous, enfants d'Israël.

Mais une dernière question se pose alors, et sur laquelle je vous laisserai : Israël est-il nécessairement juif ?

Quelle arrogance aurions-nous à répondre positivement à cette question...

Certes, nos textes nous incitent à nous montrer dignes de nos patriarches et matriarches, et parce que nous sommes juifs, à nous conduire comme Israël, cette incarnation d'une humanité en perpétuelle lutte pour son élévation.

Mais quel aveuglement serait le nôtre si nous pensions que les autres sages, les autres religions et les autres peuples n'ont pas leur propre idéal d'humanité et de fraternité, baptisé d'autres noms, habillé d'autres symboles.

Israël est, dans notre tradition, le nom symbolique donné à une forme de divinité que l'humanité tout entière doit s'efforcer de faire advenir, par un travail constant à sa propre amélioration.

Contrairement à un vaste malentendu historique et théologique - dont Yeshayou Leibowitz parle d'ailleurs bien mieux que moi - Israël ce n'est pas le peuple élu, Israël c'est ce qu'il y a d'élu en l'homme. Sa part de lumière.

Nous appelons cette lumière Israël, nous appelons celui qui la porte un mensch... Mais là d'où je viens, on dit tout simplement « *quelqu'un de bien* ».

Qu'il me soit donc permis de dédier ces quelques réflexions à tous les Justes parmi les Nations que l'Histoire a comptés, à tous ces « quelqu'un de bien » qui sans être juifs, se sont conduits comme Israël.

Shabbat Shalom, Gut Shabbes.

Clémentine H. Hébrard